

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 7

Artikel: Les gaîtés du café Morand
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192187>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :	
SUISSE : un an	4 fr. 50
six mois	2 fr. 50
ETRANGER : un an	7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteuro vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

AVIS IMPORTANT. — Un grand nombre de nos abonnés collectionnant le CONTEUR, nous prions MM. les facteurs de ne pas inscrire d'adresse sur ce journal, soit à la plume, soit au crayon.

Lausanne, le 14 février 1891.

M. le professeur Besançon a eu l'obligeance de nous communiquer la cantate qu'on va lire, et qui était destinée aux fêtes de l'Université. Mais le compositeur ayant, nous dit-on, déclaré qu'elle est *intratable*, musicalement parlant, elle n'y sera pas chantée. Sans vouloir toucher à une question que nous ne sommes pas à même de trancher, nous nous permettons cependant de témoigner le regret que ces beaux vers, dus à l'un de nos professeurs les plus distingués, n'aient pas un meilleur sort. Espérons que le jour viendra où ils trouveront grâce auprès d'un autre compositeur. En attendant, nous nous empressons de les publier.

L'UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

CANTATE

Chœur d'étudiants.

Honneur à l'Université !

Honneur à la main bienfaisante

Qui nous présente

Le temple du travail et de la vérité !

Honneur à l'Université !

Un étudiant, seul.

Ce flambeau, dès les anciens âges,
A lui dans l'obscurité.Les orages,
Les nuages

N'ont pu ternir sa clarté.

CHŒUR

O vieille Académie
Des enfants du pays ;
Noble et fidèle amie,
Tes jours sont accomplis.
O vieille Académie,
Quitte ce nom antique et respecté
Et deviens l'Université.

Un étudiant.

Les grands esprits qui t'ont fondée,
Pleins de foi, sûrs de l'avenir,
Dans le sol ont jeté l'idée
Que les siècles devaient mûrir.

CHŒUR

Vieille chanson latine des étudiants.
Ubi sunt qui ante nos
In mundo fuere, etc.

Où sont ceux qui avant nous
Ont été dans le monde, etc.

Un étudiant.

Peut-être jusqu'à leur demeure
Notre chant de fête est monté.
Avec nous ils bénissent l'heure
Où naquit l'Université.

Air de l'un de nos vieux psaumes (pour orchestre).
On voit paraître quatre anciens professeurs de
l'Académie de Lausanne.
Th. de Bèze (théologie) ; Barbevrac (droit) ; de
Crousaz (philosophie) ; Tissot (médecine).

QUATUOR

Du sein de la vie éternelle
Nous venons applaudir à vos joyeux ébats,
Saluer cette ère nouvelle,
Que, timides, jadis, nous espérions tout bas.

CHŒUR

Salut à vous, maîtres de la science,
Votre présence
Dans ce jour solennel
Est un gage certain de la faveur du ciel.

TH. de BEZE
Récitatif et air.

A l'horizon, quand parut la lumière,
Ses ennemis, zélés persécuteurs,
Sur cette rive hospitalière
M'ont forcé de cacher mes espoirs, mes dou-

[leurs.]

Air :

Oui, je te reconnais, ma seconde patrie,
Avec ton lac d'azur et tes sommets neigeux.

Ici j'enseignai vos aîneux ;
A l'âme par l'erreur flétrie
Je montrai le chemin des cieux.

CHŒUR

Maîtres de la science,
A vous notre reconnaissance,
De vos labeurs nous avons hérité.

BARBEYRAC (récitatif).

J'ai défendu le bon droit, l'équité,
Préparant le chemin pour votre liberté.

DE CROUSAZ (idem).

Par mes leçons, j'ai dissipé le doute
Que l'homme à chaque pas rencontre sur sa

[route.]

TISSOT (idem).

J'ai, par un généreux effort,
Arraché leurs secrets à la vie, à la mort.

Reprise du chœur précédent.

QUATUOR

Chers fils, continuez notre œuvre commen-
Qu'à jamais l'Université [cée].
Soit le temple serein de la haute pensée !
De vrais adorateurs qu'une foule empressée
Accourez y servir Dieu, patrie, humanité !

QUATUOR

Salut à vous, maîtres de la science.
A vous notre reconnaissance !

Recevez les adieux
De nos coeurs pieux.

Nous vous suivrons dans cette voie
Qui mène à l'immortalité.
Et les siècles futurs entendront avec joie
Ce cri, mille fois répété :
Honneur à l'Université !

J. BESANÇON.

Les gaités du café Morand.

La *Gazette de Lausanne* a fait dernièrement l'historique du *Café Morand*, qui vient de fermer sa porte au nez de ses habitués, pour la rouvrir bientôt à MM. Héring et Martin, — *Anglo-Américan-Tailors*, — ainsi qu'à leur nombreuse clientèle.

Le *café Morand*, créé vers 1825 et qui se germanisa plus tard sous le vocable de *Bavaria*, va donc se transformer en un grand magasin de confection.

Quel changement de décor à vue ! quel coup pour les fidèles de cet ancien établissement, qui ne peuvent se faire à cette idée !

Si vous stationnez un instant dans la rue de Bourg, vous verrez nombre de gens qui descendant, tirent à droite par habitude, comme ces vieux chevaux, qui ayant fait des centaines de fois le même trajet, s'arrêtent obstinément vers l'auberge où ils ont pris si souvent un picotin.

Ceux qui montent, tirent à gauche, sollicités par la même attraction.

Et tous se trouvent en face de grands volets de fer, froids, mornes, impassibles. Il semble vraiment qu'on doit y lire le funèbre avis : *Fermé pour cause de décès...* Si encore c'était cela, nos pauvres amateurs de chope, qui vont et viennent par là comme des âmes en peine, auraient au moins l'espérance de voir rouvrir ce lieu de rendez-vous ; mais il ne se rouvrira, hélas, que pour étaler à leurs regards déçus des culottes, des gilets et des jaquettes « haute nouveauté ».

Sous le titre : *De profundis*, la *Gazette de Lausanne* lui a fait, l'autre jour, ses adieux dans un historique intéressant et très complet. Elle a presque tout dit sur cet établissement, sur la personne de celui dont il a si longtemps porté le nom, ainsi que sur ses habitués les plus en vue dans le temps.

Nous ne pouvons donc que glaner par-ci par-là quelques particularités qui nous sont racontées par un de nos bons et vieux Lausannois.

La devanture du café Morand n'est plus ce qu'elle était autrefois. La vitrine s'avancait jusqu'à la rue. Il y avait une marche d'escalier en dehors, puis une porte latérale vitrée, à droite en entrant. C'est derrière cette porte, fermée en temps ordinaire, qu'était la table sur laquelle on réunissait les journaux.

Le *National* et le *Siècle* étaient les seuls journaux étrangers en lecture au café Morand.

Indépendamment de la salle du café, il y avait derrière une salle de billard, donnant sur le Rétillon. L'office et la cuisine se trouvaient entre ces deux salles.

Au premier étage, sur le derrière, une chambre pour les petits soupers et les jeux. Elle était surtout fréquentée pendant les sessions du Grand Conseil.

Les familiers avaient l'habitude de passer par l'allée pour dire bonjour ou bonsoir au papa Morand, qu'ils rencontraient presque toujours à la cuisine, où ils lui criaient *Teur*; et il répondait *Teur*, abréviation de serviteur.

Il y avait dans cette manière de saluer quelque chose qui respirait une mutuelle confiance.

A certaines heures on rencontrait régulièrement au café Morand les mêmes habitués, prenant l'absinthe ou le café. Ainsi le père Estrambin, bijoutier, rue de Bourg; Piot, le peintre; le père Valentin, connu pour sa science entomologique.

Entre étudiants et autres, lorsqu'on s'y donnait rendez-vous, on ne disait pas chez Morand, mais chez l'*Oncle*.

A certains anniversaires ou fêtes, la jeunesse dorée, comme on l'appelait, se tenait à la salle du billard, où elle faisait parfois une *chette* désordonnée. On parodiait des airs d'opéra, on imitait d'une façon à la fois bruyante et comique la musique Hoffmann, au temps où celui-ci était chef de ce corps, sous le commandant Baud. On chantait, on sifflait, on faisait tinter verres et bouteilles et l'on simulait la grosse caisse en donnant du poing contre la boiserie. C'était à l'époque de 1830.

Un beau soir on annonce tout à coup la Police. Aussitôt toutes les lumières s'éteignent et chacun demeure muet à sa place: pas une parole, pas un mouvement!

Ce fut pour le chef de police une mystification. N'osant pénétrer dans cette salle obscure, où il ne pouvait manquer d'être victime de quelque surprise, il alla se plaindre à la cuisine.

— Tout à l'heure, dit-il, il y avait là

un vacarme à épouvanter le quartier; et maintenant ni bruit, ni chandelles; tout cela me paraît très suspect. Je ferai mon rapport.

Le père Morand lui versa deux ou trois verres d'Epesses, trinqua avec lui et fit la caissette. Quart d'heure après, la question était liquidée. Pas de rapport.

Dans le courant de décembre, on escomptait les jours pour voir arriver le 31.

Ce jour-là, vers les 11 heures du soir, après les soupers de circonstance, les jeunes habitués se groupaient pour boire le mousseux offert à tous par le papa Morand.

Les délégués allaient chercher le tonneau à la cave, l'apportaient en triomphe et le hissaient sur un haut chevalet dans la salle du café. Et pour faire de la place autour, les tables étaient rangées en long contre la paroi, avec chaises et tabourets entassés dessus.

Le préposé de la bande tirait le mousseux, tandis que les verres passaient de main en main.

A minuit, la *chette* commençait. On rondait, on chantait entr'autres la chanson des moines de St-Bernardin, à grandissime orchestre :

Nous sommes de l'Ordre de St-Bernardin;
Nous nous couchons tard et nous levons
[matin,

Pour aller aux matines entendre le sermon.

Ah! voilà qui est bon!
Sapristi que c'est bon!
Bon voilà la vie, la vie suivie,
Bon voilà la vie que les moines font:

A notre déjeuner du bon chocolat,
Avec du café que l'on nomme moka;
Et fine andouillette et tranche de jambon :

A voilà qui est bon!
Sapristi que c'est bon!
Bon voilà la vie, la vie suivie,
Bon voilà la vie que les moines font!

Etc., etc., etc.

Plus tard arrivaient les délégués des cafés Despland et Gorgerat, de la place St-François, afin de s'entendre pour former la coquille. Dès que celle-ci était décidée, tout le monde envahissait l'établissement, l'allée, les alentours; et, conduite par un endiable, la coquille sortait, en développant ses longs méandres, chacun se donnant la main à l'aide d'un mouchoir pour éviter des ruptures dans la chaîne. Et l'on visitait ainsi tous les magasins de confiseurs, qu'on traversait en sautant, entrant par une porte et sortant par l'autre, sans proférer une parole: c'était la consigne.

La coquille se rendait d'abord sur la place St-François, et se rangeait en un immense cercle, tout autour de celle-ci. Le chef de la bande allait ensuite prendre place au milieu, et entonnait un pioulet formidable :

Et de la tête, de la tête, de la tête. —

Et du bras, du bras, du bras. — Et du coude, du coude, du coude... Et voilà comme l'on danse, etc., etc.

De là, la coquille se rendait dans le même ordre sur la place de la Palud, pour une nouvelle représentation. Tout le monde était aux fenêtres. — Certaine année, le second tonneau de mousseux du papa Morand fut appporté sur la Palud et installé sur des tabourets au milieu d'une gaîté et d'un entrain indescriptibles. On alla chercher tous les *gapions*, qui trinquaient autour du tonneau; et bientôt entraînés dans le mouvement, ils dansèrent le pioulet comme tout le monde, aux applaudissements des spectateurs.

Dès l'année 1850, les habitués du café Morand avaient l'habitude de se réunir dans un repas de nouvelle année, qui avait lieu dans le courant de janvier, à l'hôtel du *Faucon*. On se mettait à table à six heures, et on ne la quittait que fort tard dans la nuit. Comme on le pense, la plus grande gaîté régnait parmi les convives. Le menu était laissé aux soins du maître d'hôtel, M. Hund.

Parmi les invités, M. François Hoffmann, en qualité d'inspecteur de police, tenait le haut de la table. Il était chargé de découper certaines pièces de gibier. Une fois il arriva que, tout en découpant une oie et en causant, il la mangea presque entièrement, sans songer à l'entourage. Son gendre Schriwaneck, placé à côté de lui, le rappela gentiment à l'ordre, en lui faisant observer qu'il n'était pas seul à table.

— C'est vrai, c'est vrai, répondit Hoffmann en s'excusant... C'est par distraction!...

Vers 1840, s'était fondé le *Café français*, dans la maison Manuel, et tenu par M. Pommaret. Celui-ci avait eu l'idée de faire de cet établissement un café bon genre, que les dames pussent fréquenter sans scrupules. Aussi, ne s'y vendait-il au début que du café, des limonades et des sirops. Mais ce régime doucereux, fort difficile à planter chez nous, ne tarda pas à laisser le nouveau café dans un complet isolement.

M. Pommaret y introduisit alors le thé d'octobre et un billard. Malgré ces changements et de bonnes consommations, le nouvel établissement ne put jamais faire concurrence à l'ancien et traditionnel café du papa Morand.

Institutrices partant pour l'Allemagne en 1834.

Nous trouvons dans le *Musée neuchâtelois* de curieux détails sur la manière dont les jeunes institutrices neuchâteloises se rendaient autrefois en Allemagne. Elles faisaient le trajet de Neuchâtel à Berlin, en 21 jours, dans les voitures d'un brave homme connu sous le nom